



**HAL**  
open science

**”Perceforest et le dialogue des cultures courtoises :  
cosmopolitisme, culture française et influence  
germanique”**

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. ”Perceforest et le dialogue des cultures courtoises : cosmopolitisme, culture française et influence germanique”. E. Egedi-Kovacs (dir.). Dialogue des cultures courtoises, Collège Eötvös Jozsef Elte, p. 85-102, 2012. hal-01850320

**HAL Id: hal-01850320**

**<https://hal.science/hal-01850320>**

Submitted on 31 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Dialogue des cultures courtoises**



# ÚJ SZÉCHENYI TERV

Nemzeti Fejlesztési Ügynökség  
[www.ujszechenyiterv.gov.hu](http://www.ujszechenyiterv.gov.hu)  
**06 40 638 638**



A projektek az Európai Unió  
támogatásával valósulnak meg.

TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”

# Dialogue des cultures courtoises

Sous la direction de  
Emese EGEDI-KOVÁCS

Collège Eötvös József ELTE  
Budapest, 2012

Sous la direction de  
Emese Egedi-Kovács

Relecture par  
Aurélia Peyrical  
Arnaud Prêtre (Préface)

Responsable de l'édition :  
László Horváth, directeur du Collège Eötvös József ELTE  
Mise en page : László Vidumánszki  
Conception graphique : Melinda Egedi-Kovács

© Les auteurs, 2012  
© Emese Egedi-Kovács (éd.), 2012  
© Collège Eötvös József ELTE, 2012  
Édition réalisée grâce au concours OTKA NN 104456.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.  
ISBN 978-963-89596-2-1

# *Perceforest* et le dialogue des cultures courtoises : cosmopolitisme, culture française et influence germanique

*Christine Ferlampin-Acher*

Institut Universitaire de France – Université Rennes 2 CELLAM-CETM

**Résumé :** *Perceforest* s'appuie sur des sources latines et françaises pour mettre en place un idéal curial et courtois cosmopolite. La courtoisie, quoique posée comme idéal fondateur, est discutée et réévaluée, voire complètement détournée. Le primat de cette culture commune « romane » n'est par ailleurs pas absolu : on peut mettre en évidence dans *Perceforest* une influence germanique, qui s'expliquerait par la géographie, l'histoire et le contexte diplomatique. L'influence des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus, du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, voire des *Nibelungen* et de la légende du Venusberg, paraît en effet plausible.

*Perceforest* est une vaste somme qui établit un lien narratif entre la matière d'Alexandre et la matière de Bretagne. Racontant un processus de civilisation qui passe par l'invention de la courtoisie, ce roman tardif, que l'on peut supposer écrit en milieu bourguignon au xv<sup>e</sup> siècle, repose sur une géographie caractérisée par des ancrages réalistes. Présentant les valeurs universelles de la courtoisie dans un cadre en expansion, qui prend, dans le contexte médiéval, nonobstant l'anachronisme, une dimension européenne, le texte met en place un cosmopolitisme, qu'il s'agira d'une part de décrire et d'autre part d'articuler à l'enjeu « national » de ce récit qui instaure une mythologie régionale, à la gloire de Philippe le Bon, à qui David Aubert a présenté sa minute, les volumes conservés à l'Arsenal (3483-3494)<sup>1</sup>. Cependant, en cette fin de Moyen Âge,

---

<sup>1</sup> Sur cette hypothèse concernant *Perceforest*, voir mon ouvrage *Perceforest et Zéphir. Propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

la courtoisie est discutée, comme en attestent la *Belle dame sans merci* d'Alain Chartier<sup>2</sup> et le débat autour du *Roman de la Rose* : l'inscription de *Perceforest* dans le sillage de ce texte allégorique<sup>3</sup> et plus généralement la discussion autour des femmes qui s'y dessine, fait que la courtoisie trouve dans cette fable à la fois un fondement historique (mythique) et une problématisation contemporaine. Cependant ce débat, malgré l'ouverture géographique du récit, ne semble *a priori* pas être corrélé à une diversité linguistique et culturelle, dans la mesure où c'est essentiellement à partir de sources latines et de langue française que l'auteur travaille : l'apport germanique néanmoins amènera à nuancer ce jugement et à remettre en perspective les rapports entre enjeu national, cosmopolitisme curial et courtoisie.

### *I. Courtoisie, cosmopolitisme et enjeu national*

Comme l'a remarqué Jane Taylor dans son travail d'édition, la géographie de *Perceforest* est à la fois littéraire (elle emprunte à la tradition arthurienne), et réaliste (elle mentionne l'Escaut et la Scarpe, Braine-le-Comte et Liège), le départ entre ces deux caractères n'étant pas évident, dans la mesure où certains lieux arthuriens sont réels, sans que l'on sache si pour l'auteur ils correspondaient à un souvenir romanesque ou à un espace identifiable<sup>4</sup>. Un parcours des toponymes pris en charge par *Perceforest* met en évidence une forte présence de noms de lieux familiers du destinataire, comme c'est le cas de façon générale dans la production bourguignonne<sup>5</sup>, qui, par exemple, place dans ses

<sup>2</sup> Voir par exemple D. Hult, « La courtoisie en décadence : l'exemple de la *Belle dame sans merci* d'Alain Chartier », In : *Progrès, réaction, décadence dans l'Occident médiéval*, éd. E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Genève, Droz, 2003, p. 251-260.

<sup>3</sup> Les éditions utilisées seront *Le roman de Perceforest. Première partie*, éd. J. Taylor, Genève, Droz, 1979 ; *Perceforest. Quatrième partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, t. 2, 1987 ; *Perceforest. Troisième partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, t. 1, 1988, t. 2, 1991, t. 3, 1993 ; *Perceforest. Deuxième partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, t. 1, 1999, t. 2, 2001 ; *Perceforest. Première partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, t. 2, 2007. Les livres inédits (V et VI) sont lus à partir des manuscrits de David Aubert, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 3491 à 3494.

<sup>4</sup> Voir mon livre *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 168ss.

<sup>5</sup> Sur cette présence de l'onomastique régionale dans les textes bourguignons, voir D. Quéruel, « Des mises en prose aux romans de chevalerie », In : *Rhétorique et mise en prose au xv<sup>e</sup> siècle. Actes du VI<sup>e</sup> colloque international sur le Moyen Français*, vol. II, textes réunis par S. Cigada et A. Slerca, Milan, 1991, p. 173-194 et E. Gaucher, « La mise en prose : *Gille de Chin* ou la modernisation d'une biographie chevaleresque au xv<sup>e</sup> siècle », In : *Écriture et modes de pensée au Moyen Âge (viii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)*, éd. D. Boutet et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de l'École Nor-

reprises de Chrétien de Troyes quelques allusions à l'espace de ce lectorat qui aime à la fois « enromancer » sa vie<sup>6</sup> et tirer le roman du côté de la chronique. C'est ainsi que *Perceforest* met en scène un cadre qui dépasse largement la Bretagne arthurienne lorsqu'aux trois-quarts du livre I, Alexandre accorde à la demoiselle Lyriopé avant qu'elle se marie, la Selve Carbonnière, en Hainaut (l. I, §846), à charge, pour les chevaliers écossais Le Tor et Estonné, au début du livre II de (re)conquérir cette terre alors aux mains de Branius l'insoumis (l. II, §108ss). Cette extension géographique, qui a pu être suggérée à l'auteur par le cycle du Paon, installe la Selve Carbonnière comme double de l'espace breton, avec un jeu de miroir entre les deux forêts, Darnant et Carbonnière : entre l'île bretonne et le continent des glissements s'opèrent (l'on passe de l'Humbre à la Sambre, voire des *Escoz* à l'Escaut, insensiblement)<sup>7</sup>. Si le prologue « fictif », racontant le périple d'un manuscrit grec conservé dans l'abbaye de Wortimer, dont une copie est rapportée en Hainaut pour être traduite, met en place un mouvement historique, qui au transfert attendu d'est en ouest fait succéder un mouvement inverse, un retour vers le Continent qui semble parachever la *translatio* historique, le corps du roman de même, par la présence marquée d'une géographie bourguignonne, raconte comment, après la Bretagne, la Selve Carbonnière, à l'Est, a été conquise et civilisée<sup>8</sup>.

Ce cadre correspond à l'espace bourguignon du Nord, celui qu'a privilégié Philippe le Bon, qui a travaillé à doter cet ensemble composite, d'origine récente, d'une unité que certains historiens ont interprété comme « nationale »<sup>9</sup>. Si cet espace est caractérisé par une tendance à l'expansion, vers le Nord,

---

male Supérieure, 1993, p. 195-214. Cette tendance est très répandue à la fin du Moyen Âge, hors même du cadre bourguignon : voir M. Stanesco, « Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant », In : *Études Françaises*, t. 32, 1996, p. 34.

<sup>6</sup> Voir J. Huizinga, *Herfsttij der Middeleeuwen*, Haarlem, 1919, trad. franç. *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1989 et M. Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leiden, Brill, 1988.

<sup>7</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 203ss et 236ss.

<sup>8</sup> Une lecture des conquêtes dans *Perceforest* dans une stimulante perspective post-coloniale est faite par S. Huot, *Postcolonial Fictions in the Roman de Perceforest : Cultural Identities and Hybridities*, Cambridge, Brewer, 2007. Les missions civilisatrices, comme celle qui dans le livre II emmène Gadifer en Écosse, ou la conquête de la Selve Carbonnière, sont des entreprises coloniales, qui posent de façon cruciale les problèmes des rapports entre culture et nature, des unions mixtes et de la violence.

<sup>9</sup> Voir par exemple J. Huizinga, « L'État bourguignon, ses rapports avec la France, et les origines d'une nationalité néerlandaise », In : *Le Moyen Âge*, t. 40, 1930, p. 171-193 et t. 51, 1931, p. 11-35, et Y. Lacaze, « Le rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au xv<sup>e</sup> siècle. La Bour-

avec la Hollande, la Zélande, la Frise<sup>10</sup>, dans une dynamique qui est le miroir de la réalité historique et qui reproduit en même temps l'élan conquérant du monde arthurien, et par une incursion dans le Sud, lorsqu'Ourseau participe à l'assassinat de César et annule ainsi la conquête romaine, deux terres, frontalières des possessions septentrionales de Philippe le Bon, n'ont qu'une présence en apparence discrète : la France et le Saint Empire Romain Germanique. Ces deux cas sont cependant très différents. Le texte dans son ensemble est animé par une rivalité avec la France : Tournai lui est confisqué par la narration, tout comme quelques-uns de ses symboles, tels le lys, saint Michel<sup>11</sup>, ou certains mythes fondateurs (Lutèce la boueuse est doublée par Braine et son *bran* marécageux ; la France est dépossédée de l'invention du *conflictus gallicus* désormais flamand)<sup>12</sup>, et ses héros fondateurs, comme Clovis le fier Sicambre, sont tournés en dérision<sup>13</sup>. Le Saint Empire Germanique est quant à lui présent à travers l'onomastique : l'un des héros fondateurs du nouveau monde est le Bossu de Suave, dont le nom évoque la Souabe, qui est, selon *Cristal et Clarie*, dont l'auteur de *Perceforest* pourrait s'être inspiré, un *plat país*, parfaitement adaptable, contre toute évidence géographique, à l'exaltation du plat pays qui est celui de *Perceforest*<sup>14</sup>.

Cependant au-delà de cette expansion nuancée de l'espace, prévaut un cosmopolitisme onomastique curial, qui tient à la fois des réalités contemporaines et de l'idéal chevaleresque et royal, quasi impérialiste, célébré dans le roman. Parmi les chevaliers du Franc Palais (qui, inventé contre la Noble Maison française, se veut préfiguration des ordres de la Toison d'Or et de la Jarretière), Linange et Wertberch – qui porte des armes parlantes (et polyglottes) montrant une montagne verte<sup>15</sup> –, renvoie à l'espace germanique et côtoient

---

gogne de Philippe le Bon », In : *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1971, t. 129, p. 303-395.

<sup>10</sup> *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 217ss.

<sup>11</sup> Sur les symboles dont la France est en train de se doter, voir C. Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985.

<sup>12</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 96ss.

<sup>13</sup> Voir mon article « La "cervitude" amoureuse : les déguisements en cervidés dans le livre V de *Perceforest* », In : *Le déguisement dans la littérature française du Moyen Âge (suite)*. *Revue des Langues Romanes*, sous la dir. de J. Dufournet et Cl. Lachet, t. CXIV, 2010, p. 309-326.

<sup>14</sup> Sur ce personnage, voir mon article « *Cristal et Clarie et Perceforest* : un problème de taille, du petit chevalier au Bossu de Suave », In : « *Furent les merveilles pruvees et les aventures trueves* » : *hommage à Francis Dubost*, textes réunis par F. Gingras, F. Laurent, F. Le Nan et J.-R. Valette, Paris, Champion, 2005, p. 81-95.

<sup>15</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 416ss.

un Paris, peut-être plus français qu'hellène, et un Bossu plus hennuyer<sup>16</sup>. L'expansion territoriale est surtout onomastique ; la cour et l'ordre du Franc Palais sont un « melting pot » où s'expriment à la fois les ambitions bourguignonnes et les limitations qu'elles rêvent de transgresser. L'enjeu national s'articule, par le biais des rites (comme les banquets, les entrées royales), des institutions (comme l'Ordre du Franc Palais, voire l'ordre des demoiselles au *cainse roseté* pour les femmes) et des croyances (en particulier le culte du Dieu Souverain), à des valeurs universelles, dont le garant est ce cosmopolitisme curial.

Cependant l'invention de la courtoisie et plus généralement de la civilisation n'est pas sans poser de problèmes, comme en témoigne l'histoire chaotique et sanglante de l'Écosse colonisée par Gadifer au début du livre II. L'invention des tournois, la victoire sur le lignage de Darnant (dont la principale caractéristique est de violer les femmes), l'instauration de l'Ordre du Franc Palais qui regroupe les meilleurs chevaliers et dont l'une des missions est de protéger les dames, et de l'« ordre féminin » des *pucelles* au *cainse roseté* qui commémore la victoire de Perceforest sur les forces du mal et célèbre le défenseur des demoiselles, sont les trois étapes qui rythment la lutte contre la force et l'invention de la courtoisie dans *Perceforest*<sup>17</sup>. Le symbole de cette courtoisie naissante est le roi Perceforest, *la fleur de chevalerie et le miroir d'honneur et de courtoisie* (I. I, t. 1, §534). Cependant c'est à Gelinant/Belinant, un parent de Darnant converti aux valeurs nouvelles, qu'il revient d'énoncer, devant ses parents réservés, une codification des relations entre hommes et femmes, marquée par le respect des dames, avec pour enjeu le mariage, la procréation et le lignage (I. I, t. 1, §355). L'exposé le plus théorique est donc prononcé par un converti récent, devant un auditoire qui ne se laissera finalement pas convaincre. Cette courtoisie, associée à l'invention des tournois, n'est pas lyrique, mais narrative, elle ne prône pas une passion qui appelle au dépassement infini, poétique et spirituel, mais une émulation qui aboutit au mariage et à une sociabilisation du désir. C'est une courtoisie chevaleresque, réaliste, prenant en compte les pulsions et inscrite dans les pratiques curiales de la fin du Moyen Âge, qui se lit, et non l'écho de la

<sup>16</sup> Ce Bossu pourrait renvoyer à la cité de Boussu : voir mon article « *Perceforest*, entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne* : élargissement à l'Est et *translatio imperii* », In : *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J. C. Cas-sard, E. Gaucher, J. Kerhervé, Actes du colloque du Brest 22-24 septembre 2005, Brest, 2007, p. 147-164.

<sup>17</sup> Voir J. Lods, *Le roman de Perceforest*, Genève/Lille, Droz/Giard, 1951, p. 218ss.

lyrique idéalisante, topique et désincarnée. C'est aussi une courtoisie dont l'impact est d'emblée présenté comme problématique : Gelinant échoue à convaincre sa parentèle et régulièrement réapparaîtront des personnages discourtois, pratiquant le rapt ou le viol, quand ce n'est pas l'inceste. C'est aussi et surtout une courtoisie refondée à la lumière du *Roman de la Rose* et de sa querelle. *Perceforest*, assez fortement inspiré par le *Roman de la Rose* et son débat<sup>18</sup> (Zéphyre est un avatar de Genius)<sup>19</sup>, met en doute les procréations surnaturelles, refuse l'incubation, dénonce les unions entre mortels et fées comme des mises en scène magiques, et célèbre *in fine* la seule conception qui échappe aux lois de la Nature, la conception virginale du Christ. Avec ses héros dotés d'une sexualité vigoureuse qui demande à être encadrée par les interventions de Zéphyre, *Perceforest* soumet la courtoisie à la réalité du désir, qui s'avère une force positive puisque le lignage en dépend : tout comme les tournois sont inventés à partir de l'observation des poissons, les valeurs courtoises sont expliquées par Gelinant à partir du comportement des oiseaux<sup>20</sup>, dans un continuum qui va des bêtes à Dieu, en passant par les humains. Les excès de la *fin'amour* sont rejetés, par exemple avec Marmona et Passelion, dont l'histoire (qui reprend le motif du *Cœur Mangé*) dénonce ostensiblement la démesure mortifère de la passion<sup>21</sup>. C'est une courtoisie

<sup>18</sup> Voir mon article « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. 21, 2011 (dossier consacré à *Perceforest*, coordonné par Sylvia Huot), p. 153-168. L'influence du *Dit de la Rose* de Christine de Pizan est vraisemblable.

<sup>19</sup> Voir *Perceforest et Zéphyre*, *op. cit.*, p. 300ss.

<sup>20</sup> Gelinant déplore la violence et pose les bases de la courtoisie, marquées par le respect des femmes (l. I, t. 1, §536-537) : « Chacun s'ala maintenir plus vilainement que bestes ne oiseaux, qui n'ont pas raison. Car on ne scet masle de bestes ne d'oyseaulx qui ne honnoure sa fumelle ne ja force ne luy fera de chose qu'il desire a avoir d'elle, mais tant plus sera en amours, tant sera il plus humble envers elle et plus doulcement le requerra ne ja force ne luy fera. Et nous, qui devons avoir raison et qui sommes les plus nobles creatures que le Souverain Dieu ait faites, nous nous avons maintenu plus vilainement que les plus viles creatures qu'il feist oncques, qui par copulation naturelle viennent sur terre. Car quant le Dieu de Nature fist toute creature qui engendree est par copulation, il luy pleut que la fumelle fust obeissant au masle et que le masle en eut la souveraineté et que le masle fust plus puissant et plus noble. Et quant le Createur eut ce fait, pour ce qu'il ne vout pas que le masle tenist la fumelle en vilté ne en despit, mais la tenist comme sa pareille et luy portast honneur, il fist une moult noble restrainte, car il luy pleut que la fumelle fust dame de son corps et que le masle ne peust monter haussaige contre sa voulenté. Et pour la franchise aux fumelles garder, Dieu de Nature y mist une garde qui a a nom Plaisance, par quoy le masle n'osast aderer la fumelle se Plaisance ne luy donnoit congié, de quoy nous veons que tout masle de bestes et d'oiseaulx sont ou dangier des femelles en ce cas. »

<sup>21</sup> Voir l'art. cit. « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ ».

revue à l'aune du débat du *Roman de la Rose* qui se met en place, avec une prise de position nuancée en faveur des femmes, qui s'écarte de la misogynie de Jean de Meung que dénonçait Christine de Pizan dans sa lettre à Jean de Montreuil<sup>22</sup> : les sorcières ne sont que de pauvres vieilles et ne copulent pas avec le Diable ; Mélusine et Morgue sont rachetées. Peut-être écrit à l'instigation d'Isabelle de Portugal pour être présenté à son époux Philippe le Bon, *Perceforest* invente son ordre des demoiselles au *cainse roseté* sur le modèle de l'Ordre de la Rose de Christine de Pizan. La courtoisie n'est pas un topos littéraire figé : *Perceforest* s'inscrit dans le débat qui a animé le début du xv<sup>e</sup> siècle autour de la femme et des valeurs courtoises : sa courtoisie est un idéal civilisateur, qui entre en conflit avec les pulsions violentes, et qui doit être intégré aux valeurs chevaleresques au service de la procréation, seule garante des lignages, dans une collaboration étroite entre Nature et Culture<sup>23</sup> : la femme n'est pas une belle dame sans merci, elle doit obéir à l'homme qui en retour lui doit *honneur* ; l'amour est soumis au consentement mutuel. C'est finalement essentiellement le respect dû aux femmes qui est retenu de la courtoisie. Si l'idéal décrit par Gélinant et mis en pratique par *Perceforest* et les siens a une valeur universelle, susceptible de s'incarner dans un cosmopolitisme curial, il peine cependant à s'imposer : discuté, entre la séduction toujours renouvelée de la violence et les excès des dénis du corps, il hérite du débat autour du *Roman de la Rose* et finalement éclaire les débuts de la Querelle des Femmes<sup>24</sup>.

L'enjeu national se trouve alors renouvelé. Si *Perceforest* est à la gloire de Philippe le Bon et de son ambition politique, Isabelle de Portugal, qui n'est pas sans rapport avec le personnage de la Reine Fée, a pu jouer un rôle dans la présentation de cet ouvrage qui valorise les femmes et met en place une religion « naturelle », d'avant la Révélation, peut-être marquée par la *devotio moderna* : à côté du projet national qui impose de lire le texte comme chronique, se dégage un enjeu spirituel et moral qui suggère le modèle du Miroir, à prétention universelle et qui éloigne définitivement le texte du lyrisme courtois traditionnel. Cosmopolite mais fondé sur un enjeu national, célébrant l'invention de la courtoisie tout en la redéfinissant dans le sillage du débat sur le *Roman*

<sup>22</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 378ss.

<sup>23</sup> Voir S. Huot, op. cit., p. 44ss.

<sup>24</sup> Voir *Querelles, Jahrbuch für Frauenforschung*, « Die europäische Querelle des Femmes. Geschlechterdebatten seit dem 15. Jahrhundert », dir. G. Bock et M. Zimmerman, Stuttgart/Weimar, J. B. Metzler, 1997.

de la Rose, *Perceforest*, grâce à sa polyvalence générique, articule avec subtilité les idéaux romanesques et les réalités de son temps, les traditions littéraires et les débats contemporains : c'est en s'appuyant sur un fonds culturel commun, français et latin, qu'il travaille, et c'est la place du français et du latin, comme langues de culture européenne et comme langues natives et de communication quotidienne qui rend cette position tenable. Cependant le primat de cette culture française et latine n'est peut-être pas absolu.

## *II. Le primat des cultures française et latine et l'influence germanique*

Les sources à partir desquelles est écrit *Perceforest* sont essentiellement latines et françaises. L'auteur était imprégné de culture latine classique, comme en témoigne par exemple son travail sur *Amour et Psyché* d'Apulée. À côté de ces sources antiques, il travaille aussi beaucoup à partir de textes médio-latins. Retenons à titre d'exemples l'*Historia Regum Britanniae* qui est traduite en amont du texte<sup>25</sup>, *Les Faits des Romains*, les anciennes chroniques de Tournai<sup>26</sup>, les *Annales Hannoniae* de Jacques de Guise<sup>27</sup>, la *Topographia Hibernica* de Giraut de Bari<sup>28</sup>... De la traduction à l'emprunt, de l'allusion à la citation, les usages sont divers. *Perceforest*, qui se présente comme une traduction du grec au latin, puis du latin au français peut prétendre, grâce à cet enracinement culturel, à la crédibilité de la chronique.

À ce relevé de sources latines communément admises par la critique, on peut ajouter une autre chronique, véritable best-seller de l'époque, les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus. Le géant Hollant, occupant barbare de la Hollande (l. IV, p. 102-120), a quatre bras et autant de jambes. Ayant coupé les membres surnuméraires du monstre, Le Dauphin s'exclame : « *Vous avez perdu le nom de monstre, ou lieu duquel on vous puet bien nommer geant a cause de vostre haulteur* » (p. 117). Ces bras peuvent évoquer l'androgynie platonicien ou quelque déesse orientale, mais le rapprochement est surtout frappant

<sup>25</sup> Voir G. Veysseyre, « L'*Historia Regum Britanniae*, ou l'enfance de *Perceforest* », In : *Enfances arthuriennes. Actes du colloque de Rennes*, dir. D. Hüe et C. Ferlampin-Acher, Orléans, Paradigme, 2006, p. 99-126.

<sup>26</sup> Voir G. Roussineau, éd. l. IV, note 408/96, p. 1160-1162. Sur ces chroniques, voir G. Small, « Les origines de la ville de Tournai dans les chroniques légendaires du bas moyen-âge », In : *Les grands siècles de Tournai, (Tournai, Art et Histoire, 7)*, Louvain-la-Neuve, Tournai, 1993 ; voir aussi L.-F. Flutre, « Le Roman d'Abladane », *Romania*, t. 92, 1971, p. 458-506.

<sup>27</sup> Voir *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 19ss.

<sup>28</sup> Voir par exemple G. Roussineau, éd. l. IV, note 756/718 p. 1182 et 978/245 p. 1189.

avec le géant nordique Starcatherus qu'évoque Saxo et qui est lui aussi caractérisé par cette « polybrachie » très rare<sup>29</sup> et par une mutilation humoristiquement interprétée comme un retour à la normalité humaine<sup>30</sup> : si l'auteur de *Perceforest* n'a pas lu les *Gesta Danorum* dans leur version originale, il a pu en connaître la version abrégée du xiv<sup>e</sup> siècle.

Les sources françaises sont elles aussi nombreuses, avec par exemple, le cycle du *Lancelot Graal* dont *Perceforest* serait une suite par anticipation, et des emprunts variés, qui vont de la *Mélusine* de Jean d'Arras<sup>31</sup> à *Cristal et Clarie*<sup>32</sup> ou *Guillaume de Palerne*<sup>33</sup>, sans qu'il soit possible souvent d'être affirmatif tant la pratique de l'allusion, fondée sur une communauté culturelle avec le lecteur qui va jusqu'à la complicité, peut poser de problème au critique moderne. L'intertexte épique, en particulier *Huon de Bordeaux*, ou lyrique, dans les insertions en vers, la place occupée par *Le Roman de La Rose* ou le renvoi aux pratiques théâtrales contemporaines<sup>34</sup>, démultiplient l'arrière-plan culturel de langue française. Ce primat culturel, le latin et le français étant, comme en témoignent les jeux étymologiques, pensés dans un continuum historique et indissociables, ne surprend pas dans le milieu où *Perceforest* me semble avoir été composé.

Ce qui est plus étonnant c'est à la fois le rôle implicite mais actif que joue dans ce texte le néerlandais, qui concurrençait le français comme langue vernaculaire dans l'espace bourguignon septentrional, et l'influence de la culture germanique décelable dans le texte. En effet, l'épisode de Troÿlus et Zélandine (inspiré selon moi par *Amour et Psyché* d'Apulée et la trame

<sup>29</sup> Comme le note O. Grouchet, « Dieux, rois, géants, héros : invincibles, exemplaires et abjects ? Quelques héros germano-nordiques anciens », In : *Formes et difformités médiévales. En hommage à Claude Lecouteux*, Paris, Presses de l'université Paris Sorbonne, 2010, p. 399.

<sup>30</sup> Chez Saxo (VI, 5, 2) : « Le dieu Thor, racontait-on, avait détaché de lui [Starcatherus] quatre de ces mains dont la nature profuse l'avait affligé. Il sectionna les jointures des tendons et libéra un corps incongru de ses grappes de doigts étrangers. Il laissa seulement deux bras à Starcatherus, dont la stature, qui était auparavant celle d'un géant à la carcasse déformée par une foule de membres inutiles, fut ainsi corrigée et eut désormais une taille humaine et une meilleure allure » (cit. par O. Grouchet, p. 401).

<sup>31</sup> Voir mon article « Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée », In : *Autour de Mélusine. Écriture et réécriture du merveilleux féérique du Moyen Âge à nos jours*, Actes du colloque de Poitiers, 13-15 juin 2008, éd. M. Morris, J.-J. Vincensini, C. Galderisi, Paris, Garnier, collection « Recherches médiévales ».

<sup>32</sup> Voir mon art. cit., note 14.

<sup>33</sup> Voir mon art. cit., note 13.

<sup>34</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 150ss.

de Baudouin Butor<sup>35</sup> et donnant au *luiton* ce nom de Zéphir, *a priori* peu attendu<sup>36</sup> repose sur une assimilation entre Psyché, dont le nom grec renvoie à l'âme, et Zélandine. Étant donné le goût de l'auteur pour l'onomas-tique et les prouesses étymologiques, il est vraisemblable qu'il a travaillé à une relecture du nom de la Zélande, dont Zélandine est princesse : dans *Perceforest* la Zélande ne doit plus son nom à la mer, mais à l'âme (*Siele*, *Ziele* en moyen-néerlandais, *Seele*, *Sele* en moyen bas-allemand), comme Psyché, prototype de Zélandine<sup>37</sup>. Ainsi alors même que les jeux onomastiques supposent dans *Perceforest* la plupart du temps le latin ou le français, l'un des épisodes fondateurs du roman fait entendre une autre langue, qui oriente notre enquête vers le monde germanique.

Cette recherche n'est pas achevée : pourtant il est dès maintenant possible d'affirmer que malgré le primat des cultures latine et française, *Perceforest* témoigne aussi d'une influence germanique. C'est ainsi que le souvenir du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes<sup>38</sup> se double de celui du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. À nouveau l'onomas-tique est parlante. L'épouse de Galafur est en effet nommée Fin de Liesse, et elle est la fille de Remanant de Joie, le fils d'Alexandre et Sebile. Ces deux noms, Fin de Liesse et Remanant de Joie, parallèles, sont atypiques dans les traditions arthurienne et alexandrine françaises auxquelles puise l'auteur en général, et ils calquent celui de Repanse de Schoye, la porteuse de Graal qui, chez Wolfram von Eschenbach,

<sup>35</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 325ss et A. Berthelot, « A marginal text : the four Drafts of the *Roman des fils du roi Constant* by Baudouin Butor », présenté lors du 36<sup>e</sup> Congrès médiéval international de Kalamazoo, 2001 ; « From one mask to another : the trials and tribulations of an author of romance at the time of *Perceforest* », In : *The Medieval Author in Medieval Literature*, éd. V. Greene, Palgrave MacMillan (Studies in Arthurian and Courtly Cultures), New York and Basingstoke, 2006, p. 103-115 et « *Le Roman des fils du roi Constant* : Vertigier en fin'amant », In : *Courtly Arts and the Art of Courtliness. Selected paper from the Eleventh Congress of the International Courtly Literature Society*, éd. K. Busby et C. Kleinhenz, Cambridge, D. S. Brewer, 2006, p. 203-218.

<sup>36</sup> « Zéphir dans *Perceforest* : des *flameroles*, des ailes et un nom », In : *Les Entre-monde. Les vivants, les morts*, textes réunis par K. Ueltschi et M. White-Le Goff, Paris, Klincksieck, 2009, p. 119-141.

<sup>37</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 304ss.

<sup>38</sup> Voir mon article « *Perceforest* et Chrétien de Troyes », In : *De sens rassis. Essays in Honor Rupert T. Pickens*, éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen, Amsterdam/New York, Rodopi, 2005, p. 209-217 et A. Delamaire, « Une histoire de *nice* : Excillé dans le *Perceforest* et ses rapports avec Perceval du *Conte du Graal* », In : *Actes en ligne du 22<sup>e</sup> congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, textes réunis par D. Hüe, A. Delamaire et C. Ferlampin-Acher, <http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm>.

acquiert une importance qu'elle n'avait pas chez Chrétien. S'il est difficile de savoir d'où Wolfram tire ce nom<sup>39</sup> (l'auteur de *Perceforest* pourrait avoir emprunté à la même source), il est néanmoins légitime d'émettre l'hypothèse d'une influence de *Parzival* sur le texte du xv<sup>e</sup> siècle, qu'il y ait eu contact direct ou connaissance indirecte. Certes lors des fêtes de Lille en 1453 une dame nommée Princesse de Joie apporte à Philippe le Bon une couronne de fleurs et la joie est une valeur courtoise très répandue, surtout dans les cours de la fin du Moyen Âge<sup>40</sup> : l'on pourrait douter de l'influence de Wolfram si *Repanse* et *Remanant* ne résonnaient pas en écho et si Zélandine n'avait pas elle aussi reçu un nom dépayant l'onomastique hors de la Romania. D'autres éléments peuvent s'expliquer par ailleurs par une influence du *Parzival* sans qu'il soit possible d'être affirmatif, une source française étant envisageable : la nef tirée par le cygne<sup>41</sup>, qui peut aussi venir de la *Première Continuation* du *Conte du Graal*, les brans qui saignent, échos des couteaux d'argent de Wolfram résultant d'une mauvaise compréhension du *tailloir*<sup>42</sup>, ou simplement avatars de la lance qui saigne de Chrétien.

<sup>39</sup> J. Fourquet (« Les noms propres du *Parzival* », In : *Mélanges E. Hoepffner*, 1949, p. 245-260) insiste sur la créativité de l'onomastique mais ne s'intéresse pas à *Repanse* de Schoye. *Schoye* correspond à la prononciation germanique de *Joie* : dans le *Willehalm* de Wolfram von Eschenbach, *Joiose* se nomme *Schoyeuse*.

<sup>40</sup> D. Poirion, *Le Prince et le poète*, Genève, Slatkine, 1978, p. 73ss.

<sup>41</sup> La demoiselle Carracte, aimée de Blanor, est sauvée du bûcher par Zéphir, qui l'emporte dans une nef : « si lui fu bien advis qu'elle vey que ung cisne blanc nagant dessus les ondes venoit vers elle et avoit une chaine au col dont il saquoit une nef en traversant les ondes et aussitost comme ung quarreau d'arbaleste descent car assez tost elle arriva au port ». La demoiselle monte à bord : « tantost fu advis au roy et a tous ceulx qui sur le rivage estoient que ung cisne grant a merveilles tirast la nef a une chaine si fort que en pou d'eure ilz en eurent la veue perdue » (l. VI, f. 69). À la fin du livre VI *ung blanc cisne qui avoit une chainne au haterel* tire le navire merveilleux qui emporte Olofer dans l'Île de Vie (f. 350). Le conte des enfants cygnes est largement attesté au Moyen Âge : voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge, Morgane et Mélusine*, Paris, Champion, 1984, p. 179ss, Cl. Lecouteux, *Mélusine et le Chevalier au Cygne*, Paris, Imago, 1982 et J. Lods, « L'art de la composition dans les différentes versions du Chevalier au Cygne », In : *Actes du IV<sup>e</sup> congrès international de la Société Rencesvals*, Heidelberg, 1969, p. 245-253, « L'utilisation des thèmes mythiques dans trois versions écrites de la légende des enfants-cygnes », In : *Mélanges R. Crozet*, Poitiers, 1966, p. 809-820, « Encore la légende des enfants-cygnes », In : *Mélanges R. Lejeune*, Gembloux, 1969, p. 1227-1244 et « La fin du Chevalier au Cygne », In : *Mélanges J. Frappier*, Genève, 1979, p. 659-682.

<sup>42</sup> Il s'agit d'un « malentendu productif » : voir E. Nellmann, « Produktive Missverständnisse. Wolfram als Übersetzer Chrétien », In : *Wolfram Studien, Übersetzen im Mittelalter. Cambridge Colloquium 1994*, éd. J. Heinze, L. P. Johnson, G. Vollmann-Profe, E. Schmidt, Berlin, XIV, 1996, p. 139ss.

À côté de cette influence du *Parzival*, on relève des indices qui renvoient non à un intertexte précis, mais plus généralement à l'horizon culturel germanique. C'est le cas du tilleul : la Reine des Pastoureaux se montre à Norgal sous un tilleul (l. V, f. 230) ; Galafur, dans sa quête de la Bête Glatissant dans le livre VI, découvre près de l'ancienne demeure de Priande un très grand tilleul et une *fontaine* (f. 364ss). Cet arbre, contrairement au charme et au pin (voire l'orme et le chêne), est absent dans le domaine littéraire français, et très présent dans le corpus germanique<sup>43</sup> : c'est sur un tilleul (*Linden*) qu'est assise Sigune ; c'est attaché à un tilleul que Gawan trouve un écu percé et un cheval dans le *Parzival*<sup>44</sup>. Ce caractère germanique du tilleul est corroboré par le fait que le pin tristanien devient tilleul chez Eilhart von Oberg, et que le tilleul est très présent chez Gottfried<sup>45</sup>. Certes ces mentions du tilleul dans *Perceforest* pourraient simplement correspondre à un effet de réel, l'auteur transposant un élément de son décor familial, mais l'association du tilleul à la féerie dans ces occurrences suggère, sans qu'on puisse être définitivement affirmatif, que l'auteur a joué sur une transplantation culturelle et sur l'exotisme de cette essence dans le monde arthurien.

Le Venusberg est un autre élément renvoyant selon moi dans *Perceforest* à une influence germanique. Dans le livre V, le paradis féerique et amoureux n'est pas associé à Sibille, comme chez Antoine de la Sale qui a peut-être aussi

<sup>43</sup> Une étude des essences végétales dans *Perceforest* mettrait en évidence la rareté des mentions : si roses et vignes sont fréquemment évoquées, il est sinon tout au plus question d'*esglantiers* féeriques (l. II, f. 104v par exemple), d'*espinoy*s aventureux, des lauriers du *gaut* à la *vaine dame* (l. VI, f. 249v), du chêne près duquel se trouve, comme attendu, le sanglier fatal, des orties et des herbes cueillies par les demoiselles enchanteresses, d'un pommier tentateur et d'un coudrier féerique (l. VI, f. 249ss), d'une voix dans un *chesne* et de Zéphir qui paraît près d'un *transle* (l. VI, f. 308).

<sup>44</sup> Voir M. Stolz, « Cousine sous le chêne - Sigune sur le tilleul. Réflexions sur la réécriture médiévale », In : *Formes et difformités médiévales, op. cit.*, p. 407ss. Sur les essences représentées dans la littérature arthurienne française, voir M. Clément, *Contes d'arbres, d'herbes et d'épée. Approches du végétal dans le roman arthurien des XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, thèse soutenue à l'université Rennes 2 en 2008 sous la direction de Ch. Ferlampin-Acher.

<sup>45</sup> Voir S. Atanassov, « Arbres complices dans les récits de *Tristan et Iseut* », In : *L'arbre au Moyen Âge*, éd. V. Fasseur, D. James-Raoul et J.-R. Valette, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2010, p. 107ss. Chez Gottfried le pin devient un olivier, mais un tilleul est mentionné lors de la fête qui ouvre le récit à la cour de Marke. On notera que dans la *Chanson des Nibelungen* Siegfried reçoit sur le dos une feuille de tilleul au moment où il se baigne dans le sang du dragon qu'il vient de vaincre : d'où son « talon » d'Achille. Il y a aussi un tilleul près de la source où Siegfried est tué traîtreusement par Hagen.

servi de modèle à *Perceforest*, mais à Vénus<sup>46</sup>. Quatre demoiselles, parentes de Morgue, ont instauré l'épreuve de l'épée vermeille : il s'agit pour elles de trouver des pères héroïques à la descendance qu'elles espèrent (f. 10). Elles tentent donc successivement plusieurs chevaliers. C'est ainsi qu'Utrain est reçu par Cersora qui le conduit, après lui avoir fait boire *ung breuvaige especial*, dans une salle éclairée par une seule lampe, où dans un très beau lit, une superbe demoiselle l'attend. Il succombe, et l'épée vermeille, dont il s'était saisi, se trouve noircie par son péché (f. 66v). Se succèdent alors plusieurs « victimes » : incapables de résister aux charmes des demoiselles, les chevaliers engendrent des enfants, promis à un bel avenir. Seul Galafur reste de marbre, bien que les demoiselles lui promettent la venue de Vénus, descendue de son *paradis* : ce sera lui, préfiguration de Galaad, qui accomplira les aventures ultimes, au nom du Fils de la Vierge. Même si le terme de *paradis*, récurrent dans ces épisodes, renvoie à la théâtralisation des apparitions féeriques, il sert ici surtout la construction d'un « paradis de Vénus », qui résonne en écho avec le Venusberg.

Or la légende de la Montagne de Vénus, ressemblant au Paradis de la Reine Sibylle décrit par Antoine de la Sale, semble s'être développée en Allemagne au xv<sup>e</sup> siècle. F. Mora, dans *Antoine de la Salle. Voyages en Sybillie, les hommes, le paradis et l'enfer*<sup>47</sup> fait le point sur ces paradis érotiques et met en évidence une tradition italienne (autour des Monts de la Sibille) et une tradition germanique (autour du Venusberg), les attestations suisses, tardives, étant à la croisée des deux. La question de l'origine, savante ou populaire, de ces croyances, entre folklore et mythe, le problème génétique des influences, difficile à régler, amènent la conclusion que les deux traditions, italienne et germanique, se sont rencontrées, la première insistant sur la magie (la nécromancie), la seconde sur l'érotisme inquiétant. Dans *Perceforest* les paradis offerts par Sibille à Alexandre dans le livre I et par les parentes de Morgue aux chevaliers qu'elles veulent séduire dans le livre V et auxquels elles promettent Vénus, ne sont que des illusions magiques : le Paradis de Sibille du livre I et celui de Vénus dans le livre V sont démythifiés, et les amours qui s'y déroulent sont le résultat de manipulations féminines, à coup de mises en scène érotiques et d'aphrodisiaques. L'auteur a ainsi redoublé le motif du paradis féerique, en l'associant à Sibille puis à Vénus, comme, peut-être, l'y invitait l'air du temps, à une époque où se

<sup>46</sup> Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 78ss.

<sup>47</sup> Paris, Riveneuve Editions, 2009.

lisait l'œuvre d'Antoine de la Sale et où le mythe du Venusberg s'enracinait, promis à un bel avenir. Le chapitre du *De nobilitate et rusticitate dialogus* de Félix Hemmerlin (Malleolus) évoque vers 1450 dans son développement sur les incubes et succubes le paradis érotique du « Mont de Vénus »<sup>48</sup>. Un *Perceforest*, très intéressé par les incubes et datant des années 1450, a pu être tenté de reprendre cette source, qui est la première attestation en latin du rapprochement entre le paradis de Sibylle, italien et mis en scène en particulier par Antoine de la Sale, et Vénus : le poème épique *Die Mörin* en sera en 1453 le premier témoin allemand<sup>49</sup>. Il est possible que l'auteur ait connu le texte latin de Malleolus dont les intérêts recoupaient les siens, ou qu'il ait connu ou entendu parler de *Die Mörin*, dont l'auteur, souabe, attaché à la cour de Wurtemberg, appartient à l'aire germanique attestée par l'onomastique de *Perceforest* et dont la problématique sexuelle rencontre celle de notre texte. La présence de la légende d'un paradis amoureux de Sibylle, d'un paradis érotique de Vénus, l'influence possible d'Antoine de la Sale (dont le *Paradis de la Reine Sibille* date des années 1442-1444) et du Venusberg, attesté en littérature vers 1450-1453, confirment par ailleurs la datation que je propose d'un *Perceforest* écrit par David Aubert et achevé en 1460<sup>50</sup>, et d'autre part apporte des éléments intéressants sur la diffusion de la légende. En effet, il me semble que dans ces épisodes *Perceforest* insiste à la fois sur une forte présence de la magie (qui, selon F. Mora, renverrait plutôt à la version italienne), et sur un érotisme dangereux et sanctionné

<sup>48</sup> *Le Paradis de la reine Sibylle*, trad. F. Mora, Paris, Stock Moyen Âge, 1983, « Introduction », p. 109-ss.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 91ss.

<sup>50</sup> Certes, comme le note F. Mora, il est extrêmement difficile de dater l'apparition de ces légendes, qui ont dû circuler à l'oral avant de connaître des attestations écrites (*Antoine de la Salle, op. cit.*, p. 83) : néanmoins l'auteur de *Perceforest*, amateur de légendes et de « folklore », me semble souvent privilégier les croyances attestées par écrit. Certes il peut s'agir là d'une erreur de perspective, due au fait que nous ne travaillons que sur les sources écrites et ignorons les témoins oraux. Cependant la culture de notre auteur, même si sa présentation des *luitons* et des *fees* prend, parfois, ponctuellement appui sur des traces orales, est essentiellement écrite : son ambition est de composer une chronique qui légitime un espace politique et même s'il use de la fable (et peut-être surtout pour cette raison), il s'appuie, pour inventer cette mythologie fondatrice, sur des *aucloritates*. Je pense donc que, même s'il existait à son époque des récits oraux concernant un paradis féerique érotique, elles n'ont pu être utilisées par notre auteur que si elles étaient légitimées par une source écrite (si ce n'est plusieurs, l'invention dans *Perceforest* étant puissamment syncrétique).

(comme dans les versions allemandes)<sup>51</sup>. Étant donné qu'il n'est pas impossible qu'Antoine de la Salle ait connu les deux versions<sup>52</sup>, on pourrait penser que cette double caractérisation s'explique par l'influence du *Paradis de la Reine Sibille*. Cependant le lien avec Vénus, fortement marqué dans notre texte et absent chez Antoine, invite à émettre plutôt l'hypothèse d'une influence directe de la forme germanique de la légende sur *Perceforest*. Si F. Mora met en évidence des versants germanique et italien, elle souligne aussi, à la frontière des deux, des témoins suisses : *Perceforest* montre que la légende s'est aussi implantée dans cette autre zone frontière que sont les Pays-Bas bourguignons, voisins et liés par l'Histoire au Saint Empire Germanique (ne serait-ce qu'à cause du Brabant), et familiers de l'Italie (par les échanges commerciaux, dont attestent la présence des Lucquois et des figures comme Dino Rapondi).

Centré sur la séduction et les dangers de la sexualité, tous les témoins (qu'il s'agisse d'Antoine de la Sale qui nous dépeint le paradis de Sibylle comme un monde courtois, des versions lyriques germaniques qui s'inscrivent dans le sillage des *Minnesänger*, ou de *Perceforest* qui fait des demoiselles séductrices de l'épreuve de l'épée et de Sibille recevant Alexandre des hôtesse parfaitement courtoises), suggèrent un questionnement sur la courtoisie, et en particulier sur sa composante érotique : le Venusberg serait dans *Perceforest* à la croisée des cultures et au cœur d'un questionnement sur la courtoisie, érigée en valeur universelle mais problématique.

L'enquête autour de l'influence culturelle germanique paraît donc mériter d'être poursuivie, même si les *Nibelungen*, qui auraient pu intéresser notre auteur<sup>53</sup>, en particulier à cause de la place accordée aux Burgondes et du vif succès rencontré par ce texte à la fin du Moyen Âge<sup>54</sup>, ne semblent pas faire partie des intertextes vraisemblables de *Perceforest*. Quelques points communs peuvent certes être suggérés : la cape d'invisibilité d'Alberich<sup>55</sup>, qui peut être rapprochée de l'invisibilité de Zéphir, souvent vêtu d'une *chape* ; Brunhild, magicienne du Nord, ayant un nain à son service, qui rappelle la Reine de la Roste Montagne et son nain Puignés ; l'assassinat d'Estonné près d'une

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 98-99.

<sup>52</sup> F. Mora, *op. cit.*, p. 85.

<sup>53</sup> Voir *La Chanson des Nibelungen. La plainte*, traduction et présentation D. Buschinger et J.-M. Pastré, Paris, Gallimard, 2001.

<sup>54</sup> Voir W. Fechter, *Das Publikum der mittelalterlichen Dichtungen*, Frankfurt, 1935, reprint 1966.

<sup>55</sup> *La chanson des Nibelungen, op. cit.*, p. 144.

source qui évoquerait celui de Siegfried, près d'une source lui aussi<sup>56</sup>. Cependant aucun de ces éléments n'est déterminant et l'esprit des *Nibelungen*, qui se concluent dans la mort et le sang, me paraît étranger à *Perceforest*.

Un élément troublant est néanmoins à ajouter au dossier. Dans l'*Edda poétique*, l'*Edda* de Snorri et la *Völsungasaga* qui sont des textes scandinaves reprenant des sources continentales pouvant aussi irriguer les *Nibelungen*, se lit un épisode, absent des *Nibelungen* mais pouvant avoir appartenu au fonds germanique originel. Dans ces trois textes, Brynhild est une walkyrie, une vierge, qui un jour désobéit à Odin, qui l'endort avec une épine. Elle devient alors une simple mortelle qui devra épouser celui qui la réveillera. Cette histoire rappelle celle de Troïlus et Zélandine. Certes cette aventure du *Perceforest* s'inspire d'*Amour et Psyché* et de Baudouin Butor, mais le détail de l'épine provoquant le sommeil, que l'on y trouve alors qu'il est absent de ces sources, pourrait avoir une origine germanique, la vierge Zélandine endormie et ramenée à la conscience par l'amour de Troïlus ayant été rapprochée de la walkyrie. P. Saintyves, dans *Les contes de Perrault et les récits parallèles*, le soulignait déjà : « Brunehilde ou Zellandine, princesses de légende si merveilleusement ensommeillées et si amoureuxment réveillées, ne sont pas des personnages d'une invention primitive, elles ont été tirées du trésor populaire où elles avaient eu tout d'abord une vie et une histoire liturgiques »<sup>57</sup>. La walkyrie est endormie par une épine ; Zélandine se réveille quand son enfant en tétant retire l'arreste, l'écharde, qu'elle avait au doigt et qu'elle devait à Themis, fâchée de n'avoir pas reçu de couteau lors du repas des fées (I. III, t. 3, p. 212). Ce détail, que ne présente pas la version du *xiv<sup>e</sup>* siècle du Conte de la Belle Endormie donnée par la nouvelle catalane *Frère de Joie et Sœur de Plaisir* (seule attestation antérieure à *Perceforest*), pourrait avoir été emprunté par notre texte à une source germanique, celle-là même qui aurait été utilisée dans les textes scandinaves : il était promis à un bel avenir.

Même si le dossier est à peine ouvert<sup>58</sup>, il me semble certain que *Perceforest* témoigne d'une influence germanique. À une époque caractérisée par le

<sup>56</sup> Un modèle historique est aussi possible : voir mon article « Les morts violentes de Darnant, Estonné et Bruyant dans *Perceforest* : l'Histoire imprévue », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. 22, 2011, p. 293-305.

<sup>57</sup> Robert Laffont, Paris, Bouquins, 1987 (1<sup>re</sup> éd. 1923), p. 73-105 (cit. p. 105).

<sup>58</sup> La *Mélusine de Thüring de Ringoltingen*, traduite en 1456, aurait pu être connue de l'auteur de *Perceforest* (dans l'hypothèse d'un achèvement en 1460), mais il semble que ses reprises mélusiniennes s'appuient plutôt sur le texte français de Jean d'Arras.

cosmopolitisme curial, il ne serait pas étonnant qu'à la cour de France, avec Isabeau de Bavière, et à la cour de Bourgogne, du fait de la proximité géographique et des liens politiques, les traditions germaniques aient irrigué la production française<sup>59</sup>. Une telle hypothèse n'a jusqu'à présent jamais retenu l'attention : la critique souligne plutôt l'importance des adaptations aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles des œuvres françaises en allemand, et enquête plus volontiers sur une possible influence italienne, prérenaissante, sur les œuvres des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. D'ailleurs, même si elle est avérée par la suite de l'enquête, cette influence ne peut avoir été que brève, du fait de l'essor de la Renaissance, du désintérêt relatif qu'ont connu les œuvres du Moyen Âge et du déclin de la matière arthurienne : ce serait une sorte de raté de l'histoire culturelle, qui s'expliquerait dans *Perceforest* par la géographie, l'histoire des Pays-Bas bourguignons (et en particulier du Brabant) et peut-être par une certaine germanophilie au moment où le Saint Empire s'active sur le plan diplomatique pour ériger le duché en royaume, comme en témoigne le projet proposé en 1447 par Gaspard Schlick, chancelier de l'Empire<sup>60</sup>.

Ainsi donc, alors même que *Perceforest* appuie son projet de célébration nationale sur un idéal curial et courtois cosmopolite, il s'inspire de sources latines et françaises, qui témoignent d'une culture pensée alors comme universelle et commune. La courtoisie, posée comme idéal fondateur, est discutée et réévaluée, voire complètement détournée, le filtre du *Roman de la Rose* et l'enjeu matériel et spirituel du texte ne retenant *in fine* que le respect dû aux dames, c'est-à-dire peut-être déjà la courtoisie au sens moderne du terme. Cependant le primat de cette culture commune n'est pas absolu : on s'est surpris à mettre en évidence dans *Perceforest* une influence germanique, qui s'expliquerait par la géographie, l'histoire et le contexte diplomatique. Le « folklore », qu'il s'agisse de *Mélusine*, dont l'histoire est marquée par un certain cosmopolitisme, ou du Venusberg, objet, comme l'a montré F. Mora, d'un vif dialogue culturel, semble finalement, parce qu'il est porteur de problématiques universelles, le lieu où le dialogue des cultures se met le plus généreusement en place.

<sup>59</sup> Pour des pistes élargissant la possible influence du *Parzival* sur la littérature arthurienne tardive, voir ma communication « Le Graal dans les romans arthuriens de la fin du Moyen Âge : *Artus de Bretagne* et *Perceforest* », In : *Mémoires arthuriennes*, sous la direction de D. Quéruel, Troyes, Médiathèque du Grand Troyes, 2012, p. 123-142.

<sup>60</sup> Voir P. Bonenfant, « Le projet d'érection des États bourguignons en royaume en 1447 », In : *Le Moyen Âge*, t. 45, 1935, p. 10-23.

# Table des Matières

Préface .....	11
Éva BÁNKI : Les métaphores de l'étranger dans la culture courtoise – d'après un poème d'Alphonse le Sage .....	13
Sonia Maura BARILLARI : Pour une autre interprétation du <i>lai</i> de <i>Yonec</i> ....	19
Valérie CANGEMI : De la fée Morgane à la Femme de Bath de Chaucer : la laideur érotisée .....	45
Alain CORBELLARI : Générations médiévales. Petit essai d'application d'un concept réputé moderne à la littérature du Moyen Âge.....	57
Emese EGEDI-KOVÁCS : Discours réflexifs dans <i>Frayre de Joy e Sor de Plaser</i> .....	73
Christine FERLAMPIN-ACHER : <i>Perceforest</i> et le dialogue des cultures courtoises : cosmopolitisme, culture française et influence germanique.....	85
Emma GOODWIN : Arme à double tranchant : le dialogue courtois dans <i>La Chastelaine de Vergy</i> .....	103
Krisztina HORVÁTH : La matière de Bretagne en Hongrie : les lieux changeants du conte d'Argirus .....	117
Aurélié HOUBEERT : Les ailes du désir : variations romanesques sur le thème de la chevauchée aérienne .....	129
Júlia KÉPES : La plus grande des <i>trobairitz</i> , la Comtessa Beatriz de Dia (v. 1140–1212) et sa poésie .....	149
Sándor KISS : Les jeux de la <i>fin'amor</i> dans différentes traditions lyriques.....	161
Klára KOROMPAY : L'anthroponymie de la Hongrie médiévale et le <i>Roman de Tristan</i> .....	173
Imre Gábor MAJOROSSY : « Vala-m Deus e santa María ! ». Remarques sur l'opposition entre la foi et les croyances dans le <i>Roman de Jaufré</i> .....	193

Tivadar PALÁGYI : Albert « empereur des Romains », le « basileus » Mehmet et Mathias « fils du Chôniatès » : ethnonymes et anthroponymes entre archaïsme et néologisme chez les historiens byzantins du xv <sup>e</sup> siècle .....	211
Alessandro POZZA : Oiseaux – prophètes / Hommes – oiseaux. Migrations entre préhistoire, folklore celtique et littérature courtoise.....	221
István PUSKÁS : Corti reali e corti immaginarie del poema cavalleresco <i>Angelica innamorata</i> di Vincenzo Brusantino.....	237
Géza RAJNAVÖLGYI : Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie au XII <sup>e</sup> siècle vu par André le Chapelain .....	253
Mariann SLÍZ : <i>Tristan and Ehellus</i> Names derived from literature in Angevin Hungary .....	261
Pauline SOULEAU : Renouer avec un passé chevaleresque ? Le dialogue franco-anglais dans les <i>Chroniques</i> de Jean Froissart.....	271
Imre SZABICS : Interférences de motifs dans le <i>Roman de Jaufré</i> et les romans arthuriens de Chrétien de Troyes.....	289

Imprimé en Hongrie par Komáromi Nyomda és Kiadó Kft.

Directrice : Kovács Jánosné

Légende de l'illustration : Bibliothèque de l'Arsenal, 3480, *Roman de Lancelot du Lac* (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55001676w/f136.item>).